

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 20

Artikel: Sur la scène
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pellent l'adage arabe : « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est le destin. »

LÉON GATAYES.

Echange de bons procédés.

Il nous tombe par hasard sous la main une collection du journal le *Franc-Parleur*, qui paraissait à Lausanne, il y a une trentaine d'années. Nous y remarquons l'entrefilet suivant :

« *Recette pour trouver un mari.* — Plus de sens commun et moins d'esprit; plus d'occupations utiles et moins de musique; scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris*; raccommoder ses chemises et ses bas, et ne pas se faire des bracelets; lire la *Cuisine bourgeoise* et abandonner le *Journal des modes*; prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront un aide dans leur épouse et non un embarras. Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera. »

Deux jours plus tard, le même journal recevait d'une de ses lectrices cette vive réplique :

« *Réponse à la recette pour trouver un mari.* — Il n'est pas permis de mettre en doute la vérité du proverbe *cherchez et vous trouverez*, car il y a une autorité divine. Si donc beaucoup de demoiselles ne trouvent pas de maris, c'est probablement qu'elles n'en cherchent pas. On pourrait dire aussi que des maris vraiment dignes d'être cherchés sont en tous pays, même dans le nôtre, presque introuvables. Je veux supposer toutefois qu'il y ait des demoiselles qui cherchent des maris; à coup sûr on devra m'accorder aussi qu'il y a des célibataires qui cherchent femmes. Or, il me paraît équitable de leur venir en aide et de leur fournir une recette pour trouver ce qu'ils cherchent. La voici : elle n'est pas moins infaillible que celle qu'un galant anonyme vous a adressée :

» Un peu de sens commun et un peu d'esprit; plus de goût pour le travail et moins pour le cercle; ne pas mettre en pratique les *Mystères de Paris*, comme préparation à la vie de ménage; faire provision de chemises et de bas plutôt que de fusils, de chiens et de pipes; lire dans la liturgie les devoirs d'un bon mari et laisser les épigrammes inutiles; prouver enfin aux femmes qu'elles auront dans leur époux un protecteur et non un tyran. »

Quand les célibataires mettront en usage cette recette, ils réussiront dans leur poursuite du premier coup et ne se feront pas une provision de serviettes avant d'entrer en ménage.

ISABELLE ***.

Un rassemblement s'était formé l'autre jour sur une des promenades de Genève, autour d'un inconnu qui se livrait à mille excentricités, accostant les dames et leur adressant des compliments en vers, tels que ceux-ci :

Vous êtes belle, Iris, et l'on ne vit jamais
Tant de grâce et d'esprit unis à tant d'attraits.

Il voulait baiser la main de la dame, et celle-ci le repoussant, il ajoutait :

Quel superbe dédain ! Pourquoi tout ce cou-
[roux.
La fureur ne sied pas à des yeux aussi doux.

Un agent de police étant venu l'inviter à le suivre chez le commissaire, il lui dit :

De la police, en vous, je connais le sicaire,
Et je n'ai nullement besoin de commissaire.

Il dut néanmoins suivre l'agent chez le commissaire à qui il voulut aussi répondre en vers; mais celui-ci l'engagea à parler sensément : « Surtout, dispensez-vous, je vous prie, de rimer. »

— Bravo, monsieur le commissaire ! s'écria l'inconnu, je vous y prends. Sauf un malencontreux au mot *prie*, voilà un vers bien conditionné. Eh bien, je vais vous répondre :

Dans la langue des dieux j'ai droit de m'exprimer.

Le commissaire lui demanda quels étaient son nom, son domicile, ses moyens d'existence.

Mon nom, je n'en ai pas, je suis fils d'Apollon,
Et je loge à ses frais dans le sacré vallon.

Cet enragé rimeur, qui est un nommé R..., a été reconduit en France dans sa commune d'origine. Pris du vertige littéraire, il avait appris à ses dépens que :

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

De déceptions en déceptions, ce pauvre diable, qui avait rêvé la gloire littéraire, en était arrivé à rimer des devises pour les confiseurs, et cette occupation avait fini par lui déranger le cerveau.

Sur la scène.

Dans ce moment où tous nos amateurs de théâtre suivent avec empressement les représentations de notre excellente troupe d'opéra, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes publiées par le *Petit Parisien*. Il s'agit d'incidents fort comiques qui se passent sur les planches entre artistes, incidents que le public ignore, — heureusement, — car sans cela que deviendrait l'illusion qui est un des principaux attraits du théâtre ?... Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a ici aucune allusion à l'adresse des artistes de M. Scheler, qui nous ont l'air d'avoir entr'eux les relations les plus bienveillantes et les plus cordiales.

« Une aventure assez piquante, dit le journal que nous citons, vient de se passer au théâtre de Magdebourg, où l'on jouait un opéra de Richard Wagner.

La chanteuse avait, dans une scène pathétique, dans un duo d'amour, à tomber dans les bras du ténor, qui — la situation l'exigeait — devait l'embrasser longuement.

Les deux artistes, tout entiers à leurs rôles, se conformèrent à l'indication de l'auteur et semblèrent se livrer à de tendres effusions.

Mais la chanteuse était mariée, et voici que soudain le mari, qui assistait à la représentation, se trouva indigné de la vraisemblance que les artistes donnaient à la situation : bouleversant tout, il se précipita sur la scène, intervint à coups de poing pour les séparer, renversa le ténor et rudoya la cantatrice.

On imagine le scandale !

La « prima-dona » eut une épouvantable crise de nerfs; on dut l'emporter dans sa loge, ayant perdu connaissance.

Quant au mari, il fut hué par la salle, à la fois indignée et railleuse, qui pensait, avec quelque raison, que lorsqu'on est d'un naturel aussi jaloux, on n'épouse point une actrice que les nécessités de son métier mettent sans cesse dans l'obligation de feindre la passion.

Du reste, qui ne sait que ces tendresses de théâtre s'allient fort souvent à des sentiments qui ne sont rien moins qu'affectueux.

Les rivalités, les jalousies de métier font bien souvent que deux artistes, qui, pour remplir fidèlement leurs personnages, mettent beaucoup de feu dans la représentation d'un grand amour, se détestent cordialement.

Le public s'égayerait bien parfois, s'il pouvait entendre les conversations engagées à mi-voix, pendant les intervalles d'un morceau : c'est une petite comédie qui se joue à côté de la grande, et qui est infiniment piquante.

Tandis que le ténor vient de s'écrier : « O mon ange, je t'adore », il murmure quelquefois, nullement enthousiasmé, à l'oreille de la chanteuse : « Ne vous appuyez donc pas comme cela sur moi ! »

Et si la cantatrice lui répond, avec un air de parfait abandon et un sourire extasié sur les lèvres : « Je suis à toi ! », il lui arrive de lui rendre la monnaie de sa pièce et de lui dire tout bas : « Etes-vous maladroite, ce soir ! »

Frédéric-Lemaître, qui ne roulait pas positivement sur l'or, avait un jour emprunté quelque argent à un de ses camarades de théâtre. Celui-ci le lui réclamait en vain. Un soir, au moment d'entrer en scène, ils eurent une violente dispute. Pendant que Frédéric-Lemaître débitait son rôle, l'autre, à voix basse, lui disait : « Attends un peu, je vais te régler ton

affaire! » Et quand ce dernier donnait la réplique, Frédérik-Lemaitre, à son tour, murmurait: « Tu peux être sûr que ton compte est clair! » Et, en effet, à peine la toile fut-elle baissée, que les deux comédiens, arrivés dans la coulisse, se livrèrent à une rixe homérique, restée célèbre dans les annales du théâtre.

Heureusement pour ses illusions, le public ignore tout ce qui peut être dit dans les temps d'arrêt d'une tirade dramatique ou d'un morceau de chant ».

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le charmant article patois de notre collaborateur, M. Dénéréaz, *Cein que sè passé*, qui nous donne, sous une forme très originale et spirituelle, l'histoire du canton de Vaud depuis son émancipation à nos jours.

Cein que sè passé.

L'autro né, ein passeint déviant la pinta, on cïessâi onna petita brechon per dedein la tsambra à bairè, qu'on sè demandâvè: que dâo diablo lài a-te? M'einlêvine se n'êtâi pas lo père Djan-Sami d'Abrân, on bon vilhio que va su sè noinanta, qu'avâi bu on petit coup et que trinquottâvè avoué sè valets. Coumeint n'aviont ni batsi et ni patséyi cé dzo quie, on ne savâi pas quinna bianna l'aviont z'u dè sè mettrè ein déroutè, kâ l'êtâi rudo rà dè lè vairè ti einseimblio; lè valets s'accordâvont pas tant bin. Eh bin vaitse cein qu'ein est:

Djan-Sami, qu'on lài dit *Popolet* dè son nom dè guerra, a età mariâ dou iadzo, et l'a dâi z'einfants dâi dou lhi. Lo premi iadzo que s'est met la corda âo cou, l'avâi fé lo bet d'accordâiron avoué onna pernetta qu'êtâi on bocon damuzalla et que n'avâi pas renasquâ dè s'accobliâ avoué li; bin lo contréro, kâ l'est la gaupa que lài coressâi après. L'est veré que *Popolet* étâi on bon parti, kâ son père qu'avâi z'âo z'u étâ grandzi tsi monsu dè Gouguichebergue, avâi reprâi po son compto on eimpartiâ dâo domaino, et l'avâi laissi on bio tsédau à son valet avoué prâo tsamps et prâ, dâi grands bous, dâi bio partsets dè vegne et mémameint dâo marè, sein comptâ que l'avâi bon crédit et que tegnâi montagne. Et pi *Popolet* étâi tant bonn'einfant que la pernetta, qu'avâi nom *Minoretta*, n'eut pas à s'ein repeintrè, kâ le ve bintout que l'avâi mariâ la fleu dâi bravès dzeins et que le poivè menâ son *Popolet* pè lo bet dâo naz. Lo gaillâ sè laissivè tot fère et laissivè portâ lè tsaussès à sa fenna, kâ faut bin derè que l'êtâi d'attaqué et que le menâvè gros bin lo trafi. Assebin quand la marmaille arrevâ, le lè z'einvouyâ ti âi z'écoulès pè la vela que ma fâi cein baillâ dâi lurons gaillâ éduquâ et plieins dè cabosse, mâ on bocon orgolliâo et que volhiront pi trâo coumandâ âo père. Cein l'eingrindzâ onna vouâiretta, kâ lè pétaquins,

sein lo mépresi, aviont l'air dè lo trovâ trâo pâyсан. Ye fe sè plieintès à sa fenna; mâ la fenna, onna mère! le reimparâ sè z'einfants, que cein amenâ dâi réspons pè l'hotò, que mémameint *Popolet*, tot pacifiquo que l'êtâi, menaçâ dè sè divorçâ. La fenna ein eut tant dè chagrin, que l'eut dâi parpitachons; le pre mau, trainâ tot l'hivai, et lo 14 dè Févrâ, le défuntâ

Popolet, que ne poivè pas restâ vévo avoué tot son trafi et avoué sè valets, que trovâvè trâo monsus, sè décidâ à fère babelhi lo menistrè onco on iadzo, et sè toze lo cou avoué onna brâva pây-sanna qu'on lài desâi la *Majorine*, que n'êtâi pas asse finna que l'autra, mâ qu'êtâi onna bouna gaillarda que lài convegnâi et que lo laissivè fère à sa guisa. D'a premi, le fut on bocon rude po lè z'einfants à la *Minoretta*; mâ ein après cein n'allâ pas onco tant mau et viquesont ein pé. Portant lài eut on iadzo onna brouille tandi on part dè teimps, que mémameint *Popolet* décutsâ, mâ cein sè rabistoquâ et *Popolet*, qu'amâvè sè z'èses, laissivè coumandâ sa fenna. Tot parâi quand lè z'einfants à la *Majorine* furont grossets, cein baillâ dâo bizebille, kâ la mère lè cocolâvè, tandi que le fasâi état dè ne pas vouâiti lè z'autro, et quand faillâi allâ à l'asseimbiâie dè la fretéri, à la faire âo bin âo martsi, l'êtâi adé lè sins que lài allâvont, que lè z'autro ein furont dzalâo et coumeinciront à ronnâ. *Popolet*, que n'amâvè pas lè tsecagnès, coudessâi ne rein vairè, et laissivè fère ein foumeint sa pipâ ein pé et ein bévesseint trâi verro.

Mâ cé commerce poivè pas dourâ. Lè valets étiont adé à sè tsermailli po çosse et po cein, et l'ont fini pè sè tsecagni tot dè bon, rappoo à n'a colisse. Et pi lè z'autrès dzeins ont coumeinci à lè délavâ per déviant lo mondo po dâo brocantadzo. Quand l'ont cein vu, l'ont remet ein oodrè cein que n'allâvè pas pè l'hotò, et po fère botsi lè crouiès leinguès que menâvont lo mor su lâo mênadzo, et assebin po ne pas sè laissi eimbêta et eingieusâ pè lè vesins, l'ont peinsâ que faillâi sè mettre d'accoo, et que lè z'autro n'ousériont pas cresenâ. L'est cein que l'ont fé. La mère a de cauquies bounès parolès à ti; l'ont fé la pé, et dè conteintémeint, lo père *Popolet* et sè valets, cliâo à la *Minoretta* et cliâo à la *Majorine*, sont z'u bairè on verro ti einseimblio, et l'est cein que baillivè cé brelan l'autro né à la pinta, kâ lo père *Popolet* vegnâi dè tsantâ cliâ bouna vilhie que sè dit:

Vaudois un nouveau jour se lève! et sè valets fasont onna chetta d'einfai ein crieint bravo et ein tapeint dâi mans.

Tadâi que cliâ pè pouessè dourâ grandteimps; kâ sè faut mi derè: atsivo! que: tsaravouâ! Lo mênadzo à *Popolet* s'ein trovèrà mi.

Mot de la charade de samedi: Charpente — Ont deviné: MM. Porchet, Tour-de-Peilz; Mermod, Clarens; Testuz, Aigle; Dunoyer, Morat; Bastian, Forel; Delessert, Vufflens; Grossen, Brévine; Perret, Montreux; Favre, Yverdon; Reuteler, Glion; L. Payot, L. Garin, Ney, Steiner et Duvoisin, Lausanne; Divorne, Le Muids; Guiger, Payerne; Basset, Piguet et Orange, Genève. — La prime est échue à M. Divorne.

Mot en triangle.

Mon premier est danse,
Un sens est mon second;
Trois, lit qui se balance,
Quatre, préposition,
Cinq se trouve dans lance.

Toutes les primes en retard ont été expédiées. — Les réponses ne sont reçues que jusqu'au jeudi, à midi.

Pour faire un bon potage aux asperges, prenez environ deux litres à deux litres et demi de bon bouillon gras. Mettez-y quatre oignons, deux ou trois navets, bouquet garni, et le blanc des asperges d'une botte ordinaire. Faites cuire à part les pointes de vos asperges.

Quand vos blancs d'asperges sont cuits, trempez en passant votre bouillon à la passoire et ajoutez-y vos pointes d'asperges.

OPÉRA. — On nous annonce pour demain, dimanche, **les Cloches de Corneville**, la charmante opérette de Planquette. — La semaine prochaine, seconde représentation de **Miss Helyett**, qui a fait, hier, salle comble.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

DUTRUIT, cafetier, à Genève,

précédemment à côté de la Gare, est réinstallé

RUE DES CORPS-SAINTS

EN HAUT DE COUTANCE

(Vis-à-vis l'angle de Cornavin).

Se recommande à ses amis et anciens clients.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13.25. — Canton de Fribourg à fr. 27.25. Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48. — Canton de Genève 3 % à fr. 103.25. De Serbie 3 % à fr. 79. — Bari, à fr. 58. — Barletta, à fr. 38. — Milan 1861, à fr. 38. — Milan 1866, à fr. 11.50. — Venise, à fr. 25.50. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 103. — Bons de l'Exposition, à fr. 6.50. — Croix-Blanche de Hollande, à fr. 13.50. — Tabacs serbes, à fr. 12. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co. Ancienne maison J. Guilloud. — 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du Moniteur Suisse des Tirages Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-HOWARD.